

POÉSIE
LA VIE

A
M
O
U
R

- Pierre Marcel Montmory Éditeur -
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
PDF-ISBN 978-2-925190-27-1-IMP-28-8

Nizar Ali BADR sculpteur



DE L'AMOUR

L'amour est l'envie de vivre. D'ailleurs le mot amour est un mot basque qui définit l'état de grâce, le Pays des amoureux de vivre, de ceux qui aiment la vie et son frémissement ressenti comme une joie inextinguible et non point comme une peur ou même une grande frayeur inculquées par les colonisateurs des esprits que sont les religieux et porteurs d'idéologies.

Aimer est un verbe impersonnel, être amoureux signifie être en bonne santé ! Ce sont les galeux Ignares et les Fainéants qui ont appris ce mot aux Barbares avec la mou du mépris, et ces Vauriens ont galvaudé le vrai sens du mot amour, car peu d'Humains aiment. Très peu de gens aiment. Les gens pensent aimer mais si tu les interrogues tu verras qu'en fait ils n'ont que de l'intérêt ou des intérêts.

L'humain qui a conscience qu'il est né libre - et doué pour toute science acquise en naissant, place l'amour au-dessus de toutes les lois humaines et ainsi il a pour lui la protection de son propre esprit sain et, cet humain délicieux et sympathique, peut, à volonté, se référer par la pensée à la loi supérieure de l'amour pour agir en juste. Si tu regardes chaque chose, chaque évènement de ce point de vue suprême, ton cœur s'emplit d'une immense compassion qu'aucune raison raisonnante ou logique totalitaire ne peut corrompre ni faire dévier ton comportement. On dira tu es le juste. Mais, comme très peu de gens aiment et détestent par-là la justice et que ces misérables humains préfèrent les prophètes violents et les profits intéressants :

Tu seras seul libre de ton jugement et de tes décisions d'agir, et tu seras maudit, détesté, haï par le pauvre peuple des humains qui préfère vivre à genoux plutôt que debout.

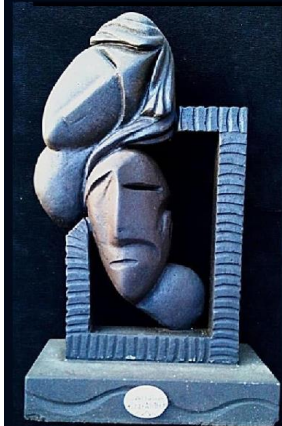
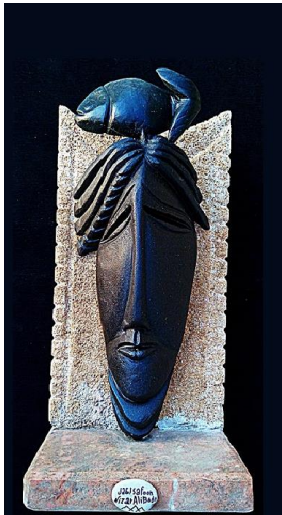
Car toi tu vis chaque instant comme un cadeau de l'éternel présent; car toi tu es droit et fier au soleil, exilé volontaire. Notre belle planète flotte comme une île flâneuse dans l'Univers.

Et personne ne te commande et tu ne commandes personne.

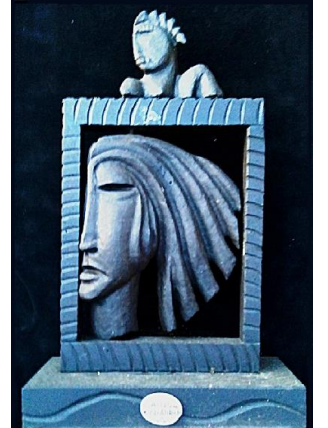
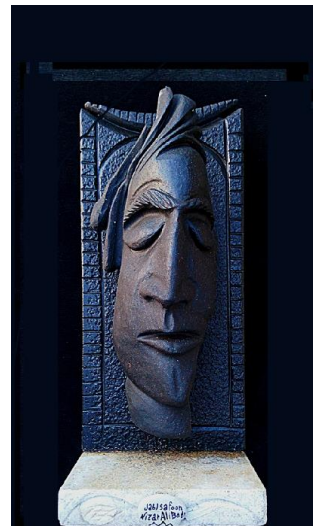
Voilà l'amoureux de vivre à en mourir.

Je mets l'amour au-dessus des lois humaines, en tout cas il guide mon cœur que, toujours en premier, puis en dernier j'écoute. Les raisons de nos actes sont parfois tellement obscures ! L'amour est lumière, intelligence du cœur. La raison raisonnante est passagère. Le cœur présent éternel pour les gens de bonne volonté qui s'aiment eux-mêmes en premier pour aimer les autres davantage car ils en tirent protection et richesses que la curiosité compatissante offre en dons de soi à l'autre, l'autre de nous, et qu'elle doit à tous les autres – à tous, quand c'est le cœur qui bat et pas la montre à calculs. C'est l'idéal de l'honnête homme d'avoir pour marcher une main sur le cœur mais, son autre main sur l'épée du malheur affermit sa volonté. Les lois humaines ne cessent de guerroyer. La paix n'est qu'une trêve. Oyez !

Pierre Marcel Montmory trouveur



Nizar Ali Badr



Nizar Ali Badr

AU POÈTE PAS NÉ

Cherche le miracle
Attends l'évidence
Y a pas de pinacle
Il faut être sa chance

Fabrique quoi pour qui où
Ta malice fourre tout
Dans un même sac comac
Mots vides sans estomac

Y a pas de poètes
Par volonté arpètes
Mais des graines fleuries
Pour une poignée de fruits

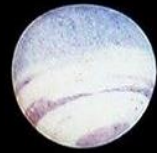
Alors un point à l'envers
Ton poing à l'endroit dans l'œil
Le réel est un pervers
Vérité porte le deuil

Sans toi se fera la loi
Va, ô, prétendant la foi
Tu leur rendras ton âme
Que tu prends pour un quidam

Et s'il se peut pour un peu
Tes semelles recousues
Dans un voyage luxueux
Les muses bercent ton cul

Tous les génies en barbe
Juges de la camarde
Auront fumé tout'l' herbe
Des prétendants en herbe

Et toi le sans sou si fier
Tu ne suis pas des malins
Tu seras roi des moulins
Des sources jusqu'à la mer



Nizar Ali BADR

MOURIR D'AMOUR C'EST MOURIR DE VIVRE

Mourir d'amour c'est survivre à la mort
Vivre encore c'est aimer toujours

L'amour est toujours le présent que tu acceptes ou que tu refuses, c'est toi qui te soumetts ou qui c'est toi qui t'enfuis. L'amour est éternel, malheur aux absents. L'amour n'a que faire de ta pitié et c'est toi qui a des remords. L'amour est le désir et n'a que faire de ton néant. Le plaisir éphémère laisse des douleurs et procure les larmes. Mais le plaisir de l'amour est la grâce éternelle, le plaisir de l'amour est une joie cosmique, où le rire et les larmes sont matières premières. Et l'amoureux est tranquille qui te dis que toi c'est nous. L'amour est un grand calme. Nous sommes excités pour qu'il nous perde. L'amour nous quitte quand on veut le retenir. L'amour n'est plus quand on cesse d'être. Et nous sommes seulement, bougrement, seuls, humains.

L'AMOUREUX

Quand j'ai donné,
J'ai donné
Ce que j'ai donné ne m'appartient plus.
L'amour ne peut être souillé.
L'amour n'est pas non plus un souillon.
Nous parlons d'autre chose
La chose dont nous voulons parler
Nous échappe.
Très peu de gens connaissent l'amour.
Très peu de gens aiment.
Quand nous ne trouvons pas les mots.
C'est que nous sommes encore ignorants.
L'amour le sait

LE PARFUM DE L'AMOUR

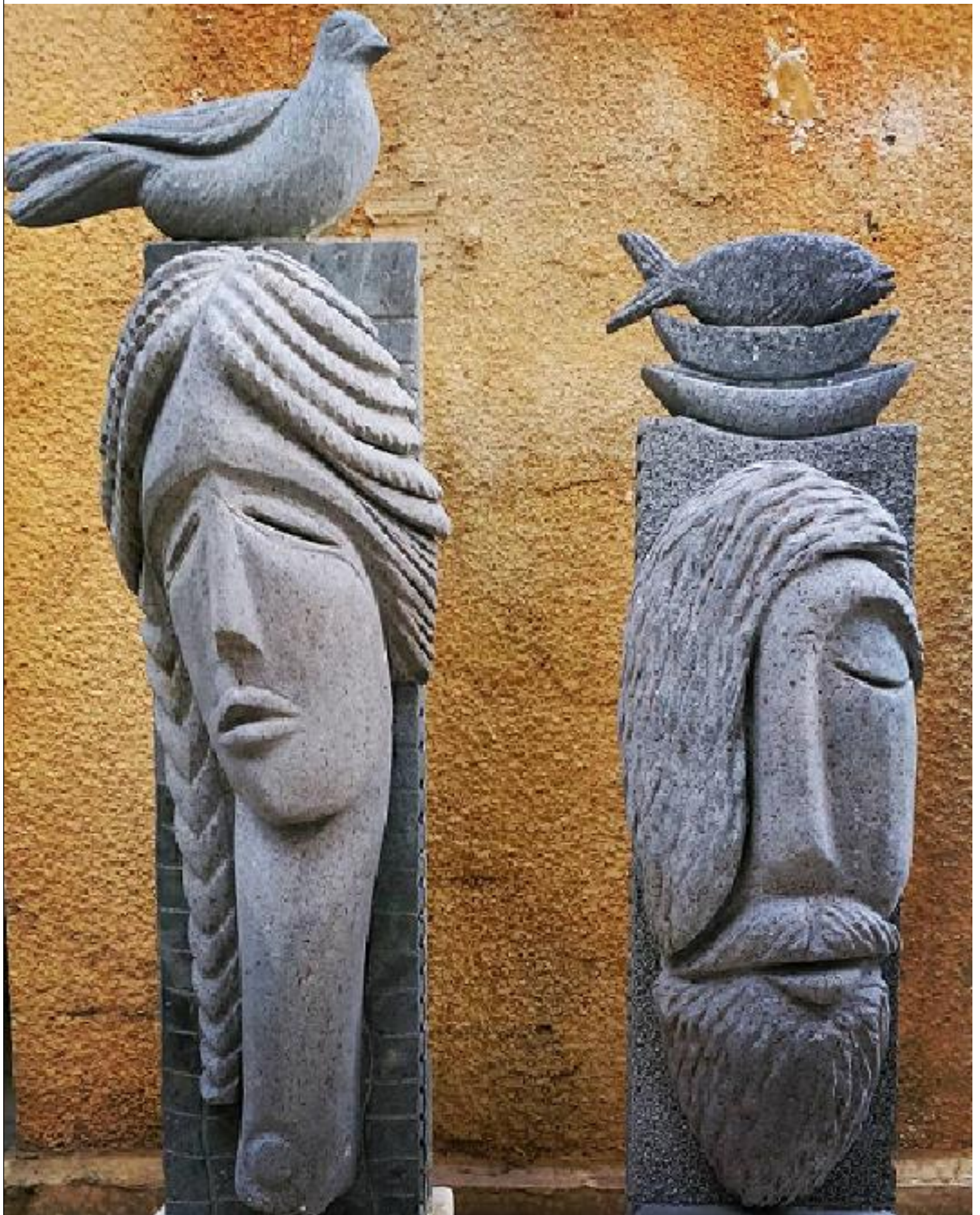
Exilés sur la planète Terre
Isolés dans les prisons des nations
Entre les quatre murs des croyances
Humain le beau pays dans l'Univers
Fais ta part et vis pour tous contre tous
La vie sans raison te donne le choix
D'être libre et d'avoir tout déjà
Anonyme et né riche pour vivre
Ton premier ami c'est toi compagnon
Regarde dans le reflet de mes yeux
Je t'offre ma vue pour tes dons généreux
Le peu que tu as ou le tout me va
Pense je t'aime déjà plus que moi
Si tu as la haine ce n'est pas toi
Ce sont d'autres qui t'ont mis hors de toi
Tiens mon amitié est égalité
Il n'y a pas d'étrangers sur Terre
Seulement des pas vus pauvres oubliés
Qui n'ont pas de place sur les marchés
La police les tient pour condamnés
La misère nous tient emprisonnés
Notre faute est d'être nés riches
Sans envie jalousie ou ambition
Nous sommes la honte des soumissions
Les nations nous chassent où qu'on aille
Les idées nous interdisent partout
Les juges les châtiments les crachats
Rien n'arrête notre émigration
Terres mers ciels et vents sont à nous
Les murs ruinés tombent naturell'ment
Les roses et leurs épines chantant
Dans nos sentiers le parfum de l'amour

Pierre Marcel Montmory trouveur



La paix des
muses
Serait si les
mères n'avaient
pas pleuré
La paix des
muses
Serait si les
pères avaient
été présents
La paix des
muses
Du bout des
doigts
tremblants de
l'opprimé
C'est la pitié
que réclame le
poème muet
La paix des
muses est un
cessez-le-feu
Une trêve
dans la
souffrance et
l'abomination

www.poesielavie.com





photographie de Tomaz Pangersic

« Tu me façannes, tu dessines les contours de mon être, comme un sculpteur à l'ouvrage, tu n'as de cesse de me travailler, de tes mots, de tes caresses, de ton amour.

Tu es la mer, qui meurt sur la côte, vague après vague, elle change le dessin des terres; et le continent lui cède, son sable fin, ses roches poreuses, ses rivages couverts de mousse, l'océan l'éclabousse.

Tu m'enseignes, tu me portes, tu me désires pour toi, comme on se fait l'habit, sur mesure; et si je me trompe, tu me couvres de ta bienveillance, tu m'entoures de patience, tu me relèves avec douceur.

Tu es le vent, qui joue dans les arbres, un air familier, qui souffle, qui caresse et qui sème, dans les terres; et la nature au coeur de ce ballet magique se réveille et bourgeoonne en une nouvelle saison.

Tu es mon roi, tu es mon homme, tu m'aimes malgré tout; et quand je ne m'aime plus, quand je n'arrive plus à voir au-delà de mes défauts, tu deviens ce seigneur magnanime, à jamais loyal.

Tu es le ciel, qui veille sur la terre, qui marche à ses côtés, avec indulgence, qui l'accompagne sans jamais s'en éloigner; voûte parallèle qui se renouvelle au fil des contrées et des cycles, pour mieux l'exalter.

Parce que ton amour me grandit, m'illumine et me libère, parce qu'à m'aimer ainsi, tu me construis; tu nous édifies notre refuge, notre sanctuaire, qui s'enracine entre terre et mer, comme une ancre, un repère, un phare de lumière, fendant les airs ».

Nashmia Noormohamed



« La poésie ne combat pas la guerre avec les armes et le langage de la guerre. La poésie n'abat pas un avion à l'aide d'un missile oratoire.

La contemplation de l'éternité d'un brin d'herbe, de l'adoration du papillon à la lumière, de ce que le regard de la victime ne dit pas à son bourreau, voilà de quelle manière la poésie combat l'effet de la guerre contraire à ce qu'il y a de naturel en nous, de cohérent avec la nature. ».

« On oublie que le geôlier est, d'une certaine manière, lui-même captif : c'est un prisonnier sans horizon, il ne porte aucune mission, ce qu'il cherche n'est pas de réaliser sa liberté mais d'empêcher l'autre d'être libre, il est victime de lui-même. Le geôlier ne peut pas chanter car il ignore tout de la mélancolie, il n'a ni regret du ciel ni nostalgie de la mer. En revanche le prisonnier chante, parce que c'est sa seule façon d'éprouver et de prouver sa propre existence. Et au fond de lui, il se sent plus libre que son geôlier qui n'a pas conscience de sa propre liberté et de sa propre solitude. La poésie consiste à nous faire don de cette force-là, dût-elle être fictive. »

Mahmoud Darwich



OASIS

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Chez moi, le calme d'un monastère
Sans un dieu à la poigne austère,
Accueille les éternels émigrants,
Prend bien soin de tous les enfants.

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Du pain, de l'eau et du silence,
Valent plus que toute science
Et tous poètes fabriquent la joie
Des tourments des profonds émois.

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Je sais je suis violent
Et pour pénitence
Prêche la non-violence
À mes gestes d'enfant

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Des égarés me demandent ce qu'ils sont
Je leur dis que s'ils cherchent à être
Ils ne pourront plus qu'ils ne sont
Déjà des humains pour paraître

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Des perdus demandent pardon
Avec leur tête frappent les pierres
Mais qu'est-ce que nous avons
Notre vie pour seul mystère

Si tu es un oiseau, oublie mon poème.
Mon oasis, la culture humaine.

Pierre Marcel Montmory - trouveur

*Pour faire de votre jardin un Éden,
Cultiver l'humain comme une fleur d'aubaine.*

photographie de Maria Tudela Bermúdez

PASSE ! LE POÈTE EST UN PASSANT.

Le temps ne passe pas, il s'entasse,
comme les feuilles mortes ou les feuilles
d'impôts.

La vie est éternelle comme l'instant où tu
passes.

La mort n'est qu'un état de la vie. Passe !
Le poète - c'est-à-dire celui qui fabrique -
le poète a toujours raison par ce qu'il fait
ou dit : passe !

Le poète rêve et réalise en même temps,
il est lui et l'autre et, passe !

Oui, et il dit: je vous aime plus que moi.

Et, passe !

Je joue avec les masques. L'écriture est
un masque. Je suis tout quand le dieu
n'est rien qu'un masque. Je porte un
masque pour me protéger des éclats de
vie des vivants que je réveille à la
curiosité. Je porte un masque pour
protéger mes dons des mains sales... Je
joue exactement comme un enfant dont je
tiens la main par le coeur.

Je me situe entre la main et la bouche;
entre le bruit et l'oreille; entre l'air et la
peau; entre la lumière et l'œil; entre le
parfum et la narine.

Je suis nourriture, je suis le vivant.

Le poète est là, la mort passe.

Passe !

Et quand je ne pourrai plus me situer dans
tous mes sens, quand je ne sentirai plus,
je serai mort, pour les sens.

Passe, la vie ne bouge pas. La mort
passe et s'entasse.

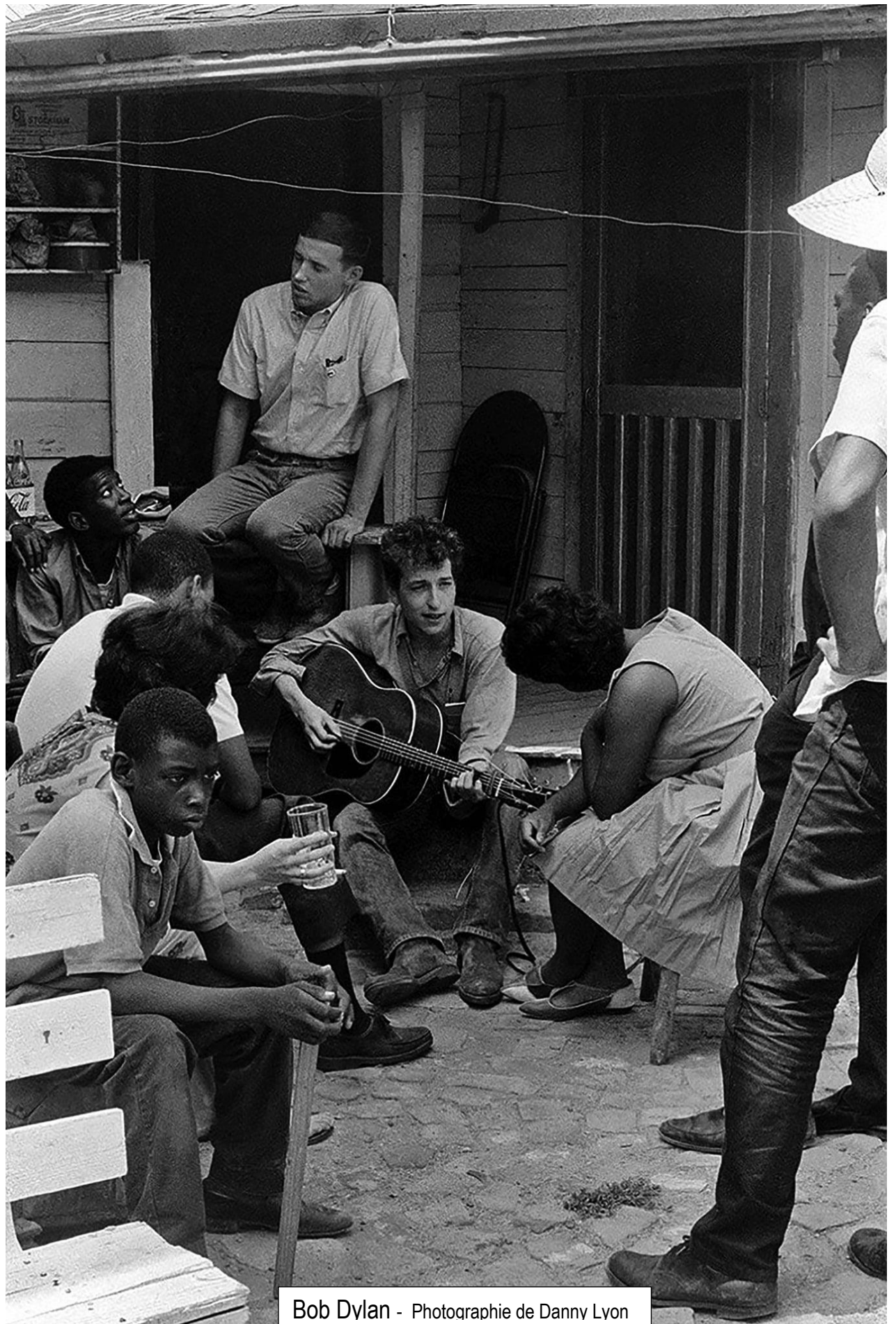
Le poète se situe dans les sens, dans ce
qu'il vit.

En passant, comme il passe.

Avec la mort aidant.

Le poète n'est plus rien quand dieu est
tout.

Pierre Marcel; Montmory – trouveur



Bob Dylan - Photographie de Danny Lyon

LES PROPHÈTES ONT PARLÉ ET ILS SONT MORTS

Les morts gardent les tombeaux
Les morts attendent la résurrection
Les morts espèrent la vie
Les morts vivent dans le noir
Les morts n'ont ni jours ni nuits
Les morts n'ont que le silence comme bruit

Les vivants le souffle du vent les porte
Les vivants ont la douce caresse de l'eau
Les vivants ont la terre comme marche pour le ciel
Les vivants ont le cœur au soleil
Les vivants meurent le soir
Les vivants naissent le matin

Les pauvres âmes ont le silence blanc de la destinée
La foi s'agite dans la poussière des cimetières
Les dieux sont frustrés de n'être point sur Terre
L'espérance gémit de ne jamais nulle-part arriver
Les riches intelligences dansent enlacées
Les vrais savent embrasser
Les sincères chantent en chœur
Les amoureux cueillent le bonheur

Et moi je ris comme j'écris
Et nous nous sommes épris
Et vous, vous partagez avec tous
La joie de vivre sur la mousse

Les morts laissent aux vivants la place libre
Les vivants donnent aux morts des remords
Les morts enlèvent aux vivants les regrets
Les vivants se moquent de la mort au cabaret

Mais les dieux n'embrassent pas les déesses
Les anges ne s'assoient pas sur leurs fesses
Les prophètes font des signes dans le vide
Les prophétesses grimacent et font un bide



Le berger rigolard joue du pipeau
La bergère est nue devant le troupeau
Et les bêtes bêlent au clair de Lune
Et les moissons mûrissent au Soleil

Je m'en irai comme je suis venu
Comme l'astre au-dessus des nues
Je m'en irai habillé de ma peau
Et la poussière sera mes oripeaux

J'oublierai tout même ma mie
Les fantômes seront mes amis
Je jouerai aux dés avec les dieux
Pourvu que je sois mort vains dieux !

*Pierre Marcel Montmory – trouveur –
Image : «En bas, le manège de la vie; en haut, les pierres des
morts». (Le Sacré Cœur de Paris et son jardin)
Photo: Paris noir et blanc, par Arsène Mosca*



LA PAIX, OÙ ?



Charme la beauté

Provoque l'amour

Éloigne le mal

Guérit !

A large, smooth, light-colored rock, possibly a beach stone, is the central focus of the image. It is positioned on a sandy beach with some small pebbles and debris scattered around. The rock has a slightly textured surface and is casting a shadow to its left. The background is a vast, flat expanse of sand under bright, natural light.

**Le présent est si dur qu'il
cache sa propre histoire,
son passé et son avenir.**

www.poesielavie.com

SEULS SONT LES AMOUREUX

Les gens ne lisent pas, écrivent encore moins et parlent à peine - et lorsqu'ils s'expriment dans leur langue, ils n'utilisent pas plus de 250 mots. Les médias officiels et le milieu culturel sont acculturés et s'adressent à des clientèles de mauvais citoyens qui bafouent leurs propres droits, oublient leurs devoirs. L'opinion générale est engourdie par les loisirs et la survie. Les gens existent mais ne vivent pas. Les gens n'ont plus aucune dignité.

Seuls sont les amoureux. Les amoureux éclairent le monde. Seuls sont les amoureux qui savent qu'ils sont libres et seuls sont les amoureux qui savent qu'ils sont bons et seuls sont les amoureux qui savent qu'ils sont heureux et seuls sont les amoureux parce qu'ils naissent sans peur et seuls sont les amoureux parce qu'ils vivent sans peur, et seuls sont les amoureux parce qu'ils meurent sans peur.

Ce sera la fin du monde pour les peureux et les lâches. Ce sera la fin du monde pour les collabos et les soumis. Le temps s'arrête pour les comptables.

Les amoureux vivent l'éternité.

La vie n'a pas de fin.

La mort n'existe pas.

Le peuple dieu errant fuit la peur.

Le peuple dieu hait l'amour.

Le peuple dieu traîne des boulets de haine.

Le peuple dieu fabrique ses chaînes.

Le peuple dieu refuse son désir d'aimer.

Ne pas aimer c'est exister sans vivre.

Seuls sont les amoureux.

Les amoureux éclairent le monde.



Poème de Pierre Marcel Montmory – sculpture de Nizar Ali Badr



S'IL Y A LA FIN D'UN MONDE LE MIEN EST ÉTERNEL

Les questions sont interdites
Tu dois fermer ta gueule
Ou causer toujours
Tout ce qu'ils veulent
Est sans amour

La force est de s'aimer
La faiblesse est d'obéir

Les libres seront éternels
Comme le présent

S'il y a la fin d'un monde
Le mien est éternel
Libre
Amour

Pierre Marcel Montmory - trouveur



MAIS DES AFFAMÉS MAIS DES SANS LOGIS



Quel poète a un courage politique ?
Qui ne supporte pas les paroles murmurées et la musique douce ?
Qui crie dans l'air vicié ?
Qui meurt dans le silence légal ?
Qui écrit
avec une plume de conscience
trempée dans le sang de son cœur ?
Qui est humain avant de paraître ?
Qui chante d'une voix anonyme ?
Qui videra le sable de ses souliers après la grande traversée ?
Qui donne les larmes aux réprouvés ?
Qui bouche les canons avec sa raison ?
Qui déchire sa peau aux barbelés des prisons ?
Qui nous donne père et mère vivants ?
Qui prend la main des enfants ?
Qui gratte la terre avec ses ongles ?
Et qui nous berce jusqu'à la tombe
et qui fleurit l'ombre
et qui est tombé ?

un enfant

Pierre Marcel Montmory



La guerre est un crime.



La mort gagne toutes les guerres.



** LES NATIONS **

Sur les souches pourries des imaginaires, le fumier de la vermine séculaire où poussent les rejetons du crime millénaire, sujets d'une marâtre des abîmes prospères.

Familles désœuvrées par les certitudes, pensées englouties par la foi des habitudes, les espérances couvertes par la mal volonté, dont la soumission se voue dans les corvées morbides de l'ingratitude.

La science moquée par les croyances, et les poètes offerts aux potences et l'école rigide des codes de la vertu pour tuer dans l'œuf toute révolte indue, tout ce qui allume les feux insurrectionnels dans les rues.

L'espèce humaine est une race animale dégénérée qui bâtit des ruines de son passage sur la terre jusqu'au ciel construit des enfers pour l'insatisfaction des égos malades d'impuissance à ne pouvoir surseoir à la mort.

Elle n'offre rien en échange de sa chair en pâture et les bergers sans faille travestissent leur tournure pour tromper l'écoulement du sable dans les cervelles mécanisées âpres au gain sale des monnaies du viol.

Nations armées par les bras des pauvres hères qui flagellent la terre de leurs faux mortelles en s'abreuvant du sang de leurs pareils et qui par jeu de miroir s'inventent des mobiles apparents de juges.

Familles d'idées reçues en cadeau de servage pour connaître leur nullité dans l'ombre des statues et déchiffrer leurs noms imprononçables au fronton des monuments de vaine poussière et de sueur pitoyable. *Pierre Marcel Montmory*



HUMANITÉ SANS FIN

poème de Pierre Marcel Montmory

Cœurs absents du poème humain en ruine
Injuste avec la pierre anonyme
Gardienne du feu soudoyée par les polices
Enfants momifiés par les dits des supplices
Ô, immondes chairs insensibles travaillant
Dans les usines des instruments de torture
Les cris du fer coffrés dans le béton des murs
Et les chiens dressés aveugles aux crocs bavant

Sur cette planète en exil dérivant
L'unique race animale lépreuse
Muse déchue et moribonde triomphant
Marâtre grosse de violence orgueilleuse

Un trou noir dans la tête et sans visage
Elle erre dans les fumées des carnages
Toujours suivie par des cohortes de mort-nés
Elle joue à la roulette son vagin doré

Car enfin elle n'aura trouvé d'ennemi
Son propre reflet l'au-delà d'elle-même
Que maintenant elle fuit l'abîme de nuit
Et que ses hommes à sa traîne s'abstiennent

Humanité méprisée des cœurs rances
Et convoitée par les prophètes du néant
Humaine tu n'existes pas dans croyance
Ton vouloir vivre s'épuise à espérer

Mais l'éternité dans sa maison infinie
Retient les bergers sous son toit hospitalier
La nature chante des cris familiers
Des autres races animales du même lit

Et tout ce qui fleurit respire dans l'amour
Et l'humanité généreuse dans ses dons
Comble les curieux de tous les printemps pour
Des fruits tombants de son ventre bien bon



Nizar Ali Badr sculpteur

**LA MORT GAGNE
TOUTES LES GUERRES.**

Les graffitis sortent des toilettes avec tout l'égout et s'étalent sur le noir du néant des rues en se mélangeant aux squelettes enchaînés aux corps tatoués de la laideur consommée par la jeunesse vieillarde malade.

La mort fait briller ses pompes funèbres pour la gloire obscène des peureux et des lâches qui revendiquent le pouvoir de la haine pour posséder la force de la matrice des malins.

La beauté se suicide, l'amour mort.

La raison est la paresse de volonté et la timidité morale des impuissants.

Tous les gouvernements font la guerre à notre paix.

Pourtant, aucun peuple ne veut du mal à un autre.

Le pouvoir nous domine pour nous humilier.

La peur, la famine, la pollution : nous sommes opprimés.

Les fonctionnaires fonctionnent indifférents.

Les travailleurs se font esclaves des payeurs.

L'armée assassine, les politiciens baratinent.

Les consommateurs sont insensibles au malheur.

Les véritables citoyens sont des solitaires exclus.

Les non-conformes sont ignorés.

L'amour et la beauté ne doivent plus être et donc n'existent plus.

Le nazisme règne en marge de la vie sacrée.

Dieu est témoin.

**Charme la beauté
Provoque l'amour
Éloigne le mal
Guérit !**

SOCIÉTÉ SI VILE

La jeunesse est vieille comme ses ancêtres.

La laideur commune

La beauté rare

L'amour interdit

La beauté criminelle

Le talent haï lorsqu'il ne flatte pas.

La tyrannie conspu les meilleurs qui ne se laissent pas corrompre.

La beauté se suicide.

L'amour mort.

Les souches réclament une nation et un chef.

Les souches disparaîtront incapables de se faire des amis.

Les nations prisons gouvernées par des geôliers.

Les religions asiles dirigées par des fous.

Dépourvus de courage, il nous faut le pouvoir.

Le pouvoir donne de la force aux malins.

Doué de courage le cœur suffit à l'intelligence.

Les amoureux éclairent le monde la rage au cœur.

Les nationalistes et les religions méprisent les libres.

L'armée assassine.

La famine élimine.

L'argent ruine.

La maladie culmine.

Les remèdes rapportent.

Des problèmes la solution

La solution la nation

La nation la religion

La tyrannie la manie

Le noir, pas une couleur

Le blanc, pas la paix

L'artiste pas le prix

L'avenir et le néant

Le méchant, facile

Le gentil, compliqué

Le généreux, suspect

Le payeur, adoré

Société si vile

Qu'elle aura été

Sans jamais être

Société si vile

Que vilaines et vilains

Et tout un chacun

Guerre continue

Misère éternelle

**MES POÈMES
TUENT TOUS
LES FASCISTES.**

**LUCIDITÉ
AMÈRE ET
DÉSESPOIR
TOTAL**

Mais des affamés

Mais des sans logis

Mais des enfants perdus

Mais des orgies

consommées

Mais des armées de
pauvres

Mais des lumières éteintes

Mais l'intelligence moquée

Mais la malice

récompensée

Mais y a pas de mais

Mais sans amour

Mais le sens de la vie

Mais le noir tout autour

Mais la démocratie

Mais les nazis

Mais le b.a.-ba

Mais la C.I.A.

Ils m'ont offert beaucoup de choses, de l'argent, des projets, de l'aide et quand j'ai tout rejeté, ils se sont mis en colère et m'ont menacé. C'est ainsi que j'ai compris qu'en refusant d'accepter l'aide du gouvernement, en résistant, je mets les puissants en colère et il n'y a rien de mieux pour un humain libre que de mettre les puissants en colère. Alors, avec une joie singulière, je me suis dédié à résister, à dire NON, à transformer ma pauvreté en un outil de résistance.

Pierre Marcel Montmorey trouveur

photographie de Ruth Orkin

تصوير روث أوركين



Poème de Pierre Marcel Montmory
Traduction d'Abdecelem Ikhlef

À l'homme :

La femme est ton hôte.
La femme est ton autre.
Accueille-la !

La femme te révèle à toi-même.
La femme te fait grandir.
Invite-la !

للرجل:

المرأة هي مضيفتك.
المرأة هي أنت الآخر.
رحّب بها.

تكشفك المرأة لنفسك.
تجعلك المرأة تكبر.
قدّم لها دعوة.

ترجمة عبد السلام بخلف
شعر بيار مارسيل مونموري



Günther Anders écrit cette réflexion prémonitoire :

« Pour étouffer par avance toute révolte, il ne faut surtout pas s'y prendre de manière violente. Les méthodes archaïques comme celles d'Hitler sont nettement dépassées. Il suffit de créer un conditionnement collectif en réduisant de manière drastique le niveau et la qualité de l'éducation, pour la ramener à une forme d'insertion professionnelle ».

« Un individu inculte n'a qu'un horizon de pensée limité et plus sa pensée est bornée à des préoccupations matérielles, médiocres, moins il peut se révolter. Il faut faire en sorte que l'accès au savoir devienne de plus en plus difficile et élitiste... que le fossé se creuse entre le peuple et la science, que l'information destinée au grand public soit anesthésiée de tout contenu à caractère subversif.

Là encore, il faut user de persuasion et non de violence directe : on diffusera massivement, via la télévision des divertissements abrutissant, flattant toujours l'émotionnel, l'instinctif. »

« On occupera les esprits avec ce qui est futile et ludique. Il est bon avec un bavardage et une musique incessante, d'empêcher l'esprit de s'interroger, penser, réfléchir. »

« On mettra la sexualité au premier rang des intérêts humains. Comme anesthésiant social, il n'y a rien de mieux. En général, on fera en sorte de bannir le sérieux de l'existence, de tourner en dérision tout ce qui a une valeur élevée, d'entretenir une constante apologie de la légèreté ; de sorte que l'euphorie de la publicité, de la consommation deviennent le standard du bonheur humain et le modèle de la liberté »

ÉLUCUBRATION

*Quand un poète sera élu
Y aura absence de pouvoir
Seule la poésie sera vécue
Et la vie le vrai espoir*

*Poésie embellit la vie
Et si elle est élue à l'Élysée
C'est une chance inespérée
Pour le poète maudit*

*Le savant reçu avec ses trouvailles
Est acheté contre représailles
Il gardera ses rêves en silence
Il ne faut pas déranger la science*

*Le pouvoir enlaidit la vie
La propriété fait des saletés
Quand les dieux sont achetés
Par les marchands ennemis*

*Quand un poète sera élu
Les poules auront du poil au cul
Et les savants seront savonnés
Par la muse Félicité.*

Pierre Marcel Montmory trouveur



Il pleut des cendres
Il neige du sang
Triste ma chambre
Pauvre le vent

J'allai à l'école
La guerre est venue
La paix est partie
Je suis seul

Ma maison
Ce ne sont pas ces ruines
Où souffrent mes pieds
Où mon cœur s'est noyé

Quand sera-t-il quand
Pourquoi pourquoi
Rien ne bouge
Pas même mes lèvres

Mon maître a disparu
J'ai peur de me perdre
Où est ma ville
Où est tout

Pierre Marcel Montmory

LES MILLE PILIERS DU CITOYEN HUMANISTE



que cette théorie est née, et dès mot à dire. Le Chef doit l'origine, dans la défection et la annoncer que les individus n'ont trahison de l'esprit profond aucun rôle politique à jouer dans originel. Elle est née par la force la société et qu'ils doivent violente, contre le gré des simplement laisser les seigneurs citoyens de l'époque, après que se charger de leurs affaires. Une les seigneurs aient réussi à idée qui s'oppose à l'Amour. adopter, à nouveau, la « Celui-ci refuse catégoriquement monarchie » féodale comme cette formule puisqu'il reconnaît régime de gouvernance à chacun cette part de politique, avec l'aide d'une responsabilité et considère que armée composée de tous les individus ont leurs mots mercenaires professionnels et à dire au sujet de la gestion des dirigée par des meurtriers affaires de la Cité. accoutumés de la stature de « Tout malheur qui vous atteint Hitler. est dû à ce que vos mains ont

D'ailleurs, et à titre d'exemple, réalisé » XYZ fils de ABC attiré par l'or et Enfin, La troisième condition les richesses de la Terre, requise consiste à ce que cette n'hésite pas à bombarder les nouvelle formule doit être peuples et à crucifier les poètes capable d'assouvir la conscience en plein centre de la grande individuelle et de satisfaire les Cité. égos des uns et des autres. En

La première condition requise deux mots, l'individu doit se sentir bien dans sa peau et dans sa conscience dès qu'il nouvelle formule se doit de accomplit les rites prescrits par justifier, et de légitimer le régime cette théorie : travailler, monocratique mis en place par consommer, se taire. Et ce, les seigneurs banquiers et même si la collectivité toute entière souffre et subit des marchands et exploiters. Même entière souffre et subit des injustices. L'intelligence

Dans ce climat aussi, les tout pouvoir appartenant à « un condamne cette solution seul » et désigne ce « un seul » individualiste et domestique et la par : « Pharaon car il a considère, dans des textes transgressé ». Les seigneurs explicites, comme une considèrent aussi ce « un seul » dénegation dévoilée de citoyen souhaité [par le régime] : comme étant « l'ennemi de l'essence même de l'Amour : l'Argent » en personne et « Veux-tu reconnaître celui qui appelle à le combattre sous la traite de mensonge l'Amour bannière du marché sacré dans absolu ? C'est celui qui le sentier de l'Argent. repousse brutalement l'orphelin et qui n'incite pas à nourrir l'homme dans le besoin... »

La deuxième condition requise consiste à ce que cette nouvelle formule ne doit reconnaître aux Les seigneurs ne souhaitent gens aucune part de pas laisser à l'intelligence responsabilité leur incombant au originelle une légitimité politique. À ce moment-là, des chefs sujet de la gouvernance politique. À ce moment-là, des chefs choisissent de rendre réel ce et de la gestion des affaires choisissent de rendre réel ce publiques. Les gens n'ont pas de souhait féodal et de prescrire

Les piliers humanistes du Ainsi, l'instituteur [formé et par cette théorie truquée de la citoyen tout au long des siècles désigné par le régime] continue sa conscience dès qu'il jusqu'à nos jours. sans se lasser, à apprendre aux nouvelle formule se doit de accomplit les rites prescrits par

Le citoyen vit sous la petits enfants cette Histoire justifier, et de légitimer le régime cette théorie : travailler, domination d'une famille féodale truquée en espérant, monocratique mis en place par consommer, se taire. Et ce, et militarisée et passe ses jours paradoxalement, d'en faire des les seigneurs banquiers et même si la collectivité toute sous les jugs de son seigneur. humains entiers mais seulement marchands et exploiters. Même entière souffre et subit des La famille du seigneur est une à partir de la moitié de la réalité ! si l'Amour lui-même dénonce injustices. L'intelligence famille tyrannique et impérieuse Dans ce climat aussi, les tout pouvoir appartenant à « un condamne cette solution qui dépense l'argent public sur établissements de la répression seul » et désigne ce « un seul » individualiste et domestique et la les généraux de l'armée, en politique garantissent la par : « Pharaon car il a considère, dans des textes privant de la sorte, le citoyen pérennité des conditions transgressé ». Les seigneurs explicites, comme une ordinaire de ses droits nécessaires au façonnage du considèrent aussi ce « un seul » dénegation dévoilée de élémentaires. citoyen souhaité [par le régime] : comme étant « l'ennemi de l'essence même de l'Amour :

Il s'agit là d'un vrai cataclysme un citoyen dont on a étouffé l'Argent » en personne et « Veux-tu reconnaître celui qui humanitaire provoqué par les toute volonté, à l'image de celui appelle à le combattre sous la traite de mensonge l'Amour régimes politiques en place, auquel s'adresse à juste titre, la bannière du marché sacré dans absolu ? C'est celui qui dans les pays qui s'emploient théorie de la réalité ! le sentier de l'Argent. repousse brutalement l'orphelin activement à dissimuler l'Histoire Dans ces conditions, toutes les et qui n'incite pas à nourrir par l'écriture [et la réécriture] probabilités invraisemblables l'homme dans le besoin... »

tendancieuse des faits réels. restent pourtant plausibles, sauf formule ne doit reconnaître aux Les seigneurs ne souhaitent Une manœuvre visant surtout à une : La théorie factice de la gens aucune part de pas laisser à l'intelligence cacher l'étendue de ce réalité ne pourra jamais traduire responsabilité leur incombant au originelle une légitimité politique. À ce moment-là, des chefs cataclysme des siècles durant, et exprimer l'essence originelle ! sujet de la gouvernance politique. À ce moment-là, des chefs et aussi espérant les dissimuler, Cette incapacité à exprimer telle et de la gestion des affaires choisissent de rendre réel ce durant les siècles prochains. essence, se justifie par le fait publiques. Les gens n'ont pas de souhait féodal et de prescrire

l'accomplissement des rites : 1) soumission, 2) travail, 3) consommer, 4) se taire, 5) se reproduire.

Et avant que ne s'achève un seul siècle depuis la naissance du Monde, ce dernier siècle s'est transformé en une sorte d'incitation forte, appelant à accepter le fait accompli, et à consentir la féodalité. A partir de ce moment, l'intelligence originelle a perdu déjà une grande partie de ces règles substantielles. On peut citer, entre autres :

La disparition de la « Justice sociale ». Ainsi, le « Trésor Public » s'est transformé en coffre privé entre les mains des seigneurs, qui se servent, sans scrupule, de ses fonds et qui les dépensent sans compter. Il s'agit en effet d'une profonde révolution attestant, sans ambiguïté, du triomphe royal du régime féodal et de ses valeurs sur les volontés et les aspirations des gens. Cela a été, malheureusement, accompli aux noms mêmes du « Progrès » et de la « Croissance ».

La disparition de l'« Égalité ». En règle générale, chaque citoyen a perdu quelques nouveaux acquis à son stade. Cependant, ceux qui ont beaucoup perdu et beaucoup souffert, sont naturellement, ceux parmi les plus vulnérables et les plus faibles. À l'exemple des enfants qui ont perdu, entre autres, le droit à un enseignement gratuit, et des femmes qui ont perdu le droit de savourer l'air libre et les rayons du soleil.

La disparition de la défense des opprimés, hommes, femmes et enfants. Ainsi, le citoyen libre s'est vu imposé le statut du soldat mercenaire soumis aux

ordres de la féodalité en place. Depuis, ce soldat, qui était bon la veille au sens que sa fonction était la défense des opprimés, doit à présent écraser ces mêmes opprimés pour le maintien de l'ordre établi.

De manière générale, toute règle que l'intelligence originelle a prescrite afin de garantir le droit du citoyen à une vie meilleure, ici sur Terre, a disparu purement et simplement, de la liste « officielle » des règles substantielles définissant ce qu'est l'Amour.

Il ne restait plus que la seule règle liée aux pratiques cultuelles et culturelles pour le définir. Il s'agit d'une règle que les chefs n'ont cessé d'appuyer par des textes domestiques, en espérant tout de même, à l'aide de quelques conjurations, tuer dans l'œuf toute révolution à dimension planétaire. Depuis, et toujours animés par cet espoir, les chefs ne quittent plus leurs postes de garde en préférant s'asseoir sur et vivre aux alentours contigus d'un volcan en activité et très menaçant.

Par ailleurs, l'intelligence ne garantit le paradis à personne. Et elle ne reconnaît pas toutes ces méthodes [et aussi tous ces discours] seigneuriaux.

En effet, si l'État considère que «Hors de l'État, point de salut », l'intelligence le contredit et s'oppose à ce principe domestique. Elle vise au contraire à libérer les gens et leurs avens des mains de l'État. Elle indique le chemin du salut à tous celles et ceux qui le cherchent, quelques soient leurs couleurs de peau, leurs nationalités et aussi leurs pratiques cultuelles.

Et c'est évident que l'Humanisme, se définissant

comme étant une révolution sur toutes ces pratiques domestiques, ne va pas mener et diriger une telle révolution sur des mentalités, par le biais de la création d'un autre État supplémentaire, avec d'autres codes et d'autres pratiques culturelles supplémentaires. Au contraire, le souci primordial de l'Humanisme est d'abord de marquer une vraie rupture avec la domestication ambiante et de mettre un terme à toute mise de la liberté sous la tutelle de quelque institution que ce soit.

L'Humanisme met aussi les gens face à leurs responsabilités individuelles respectives. Il reconnaît que chacun est responsable de ce qui lui arrive, ainsi qu'à ses enfants, dans l'ici-bas comme dans l'au-delà.

Aussi, l'intelligence de l'Humanisme n'oblige pas les gens à accomplir les actes cultuels pour se payer un paradis après la mort. Il leur demande d'abord d'améliorer leurs conditions de vie et de mettre en concert leurs intelligences pour concevoir un paradis ici sur terre. Les choses sont claires, tout un chacun doit prendre sa part de responsabilité dans la gestion des affaires publiques de la Cité (Et aussi dans la conception de ce paradis terrestre]. Cependant, cette responsabilité a néanmoins quelques règles juridiques de base bien définies, parmi lesquelles : Les voix se valent. La voix de toute personne doit être représentée et entendue partout dans les appareils de l'administration et de la gouvernance. Les citoyens pourront ainsi garantir la

permanence de la « Justice sociale » par le biais de la participation permanente dans la

formulation et dans la promulgation des lois visant à organiser la vie de la collectivité. Ces règles basiques représentent une part essentielle de l'édifice de l'humanisme originel. L'humanisme ne peut s'accomplir, dans sa perception, sans elles. L'Amour en témoigne.

Mais les chefs ne souhaitent pas les inclure parmi les règles de vie. Parce que ce truc n'est en vérité qu'un machin politique délibérément orienté contre les égos gangsters et contre ce que la théorie libérale leur reconnaît comme droits.

Toutefois, il faut reconnaître que l'adoption officielle des cultes officiels dans le Mondistan (soumission, travail, consommation, se taire, se reproduire) s'est faite de manière très réfléchie, très intelligente et très astucieuse. Les pionniers de cette combine du grand magasin planétaire ont voulu, et dès le début, que celle-ci réponde au moins à deux conditions, curieusement étranges à l'esprit même de la vie. La première condition, c'est que la mise en pratique de ces cultes ne s'oppose pas, et n'incite pas à s'opposer, à la politique suivie par l'État, quelle que soit cette politique. Et la deuxième condition, c'est que la mise en pratique de ces règlements soit en mesure de contenter la conscience individuelle, et pourquoi pas, de la rendre inconsciente, anesthésiée, insoucieuse vis-à-vis des malheurs que pourraient endurer la collectivité des citoyens à cause de la cruauté du régime.

« Ô Poète, qu'est-ce que l'Amour ? ».

« L'Amour, c'est adorer l'autre. »

Au nom de ce dicton donc, les chefs féodaux se sont permis d'opposer « Amour » à « affaires » dans la gouvernance publique ». Ils ont renvoyé l'Amour et l'ont réduit définitivement à la seule pratique culturelle, en faisant de cette sphère son alter ego, occultant de la sorte les autres règles et valeurs essentielles.

En supposant que le Poète a prononcé ces propos en réponse à une question qui lui a été posée, il ne faut peut-être pas oublier qu'il parlait à partir d'un contexte social et politique différent et complètement libéré, par la force, de toute emprise féodale et domestique. Il n'est pas étonnant si le Poète n'accepte pas les propos de ce dicton dans le contexte féodal, marqué par l'omniprésence d'un régime monarchique oppressif. Il est donc absurde de lui attribuer de tels propos. En résumé, les chefs féodaux, qui sont aussi les « maîtres des maîtres » des autres écoles juridiques survenues par la suite, ont inventé cet autre « amour » qui est tout à fait complaisant et disposé délibérément pour servir les seuls intérêts du régime en place : « les affaires ».

La marque de ce nouvel « amour » est que ses traits sont taillés sur mesure d'un citoyen désiré par le régime politique et revu à la baisse. Un citoyen dont on soustrait toute volonté de faire et d'agir. Un citoyen qui perd tous ces droits politiques : de son droit à la couverture sociale jusqu'à son droit à exprimer son opposition. Ce citoyen se limite au combat quotidien de survie, en cherchant tous les jours de quoi se nourrir et de quoi nourrir ses enfants dans une société redevenue injuste et cruelle, qui,

encore une fois, ne se soucie plus de ses besoins et qui, au contraire, sert les intérêts des plus forts.

Dans sa quête quotidienne des moyens de subsistance et de survie, ce même citoyen doit accepter tout ce que le régime en place lui propose, [ou plutôt lui impose], comme fonction. Il doit remplir toutes les cases vides en acceptant, bon gré mal gré, tout emploi vacant. Ainsi [et peut-être sans aucune conviction], ce citoyen accepte de travailler comme bourreau au service du roi, décapitant les têtes des opposants politiques [qui ne sont autres que des opprimés osant dire non au régime !]. Il accepte aussi d'accomplir la tâche de la chanteuse galante au sein du bordel de sa majesté.

Les traits caractérisant ce nouveau citoyen se traduisent par le respect méticuleux de nouvelles règles prétendant résumer tout.

La première règle : Que ce citoyen atteste que seuls les seigneurs détiennent le Pouvoir. Même si, ce même citoyen ne manque pas d'ailleurs de constater que le pouvoir absolu est déjà entre les mains des banquiers et des marchands !

La deuxième règle : Que ce citoyen accomplisse les cinq règles prescrites : (se soumettre, travailler, consommer, se taire, se reproduire) en espérant que cela l'aidera à l'éloigner des actes blâmables. Mais en même temps, ces règles ne doivent pas réveiller la conscience citoyenne et la conduire à dénoncer les actes blâmables du régime qui encourage le commerce des esclaves et qui gaspille l'argent public et la dépense pour se

payer des mercenaires et acheter leur loyauté !

La troisième règle : Que ce citoyen s'acquitte du don aux pauvres. Néanmoins, et en aucun cas, ce citoyen ne doit poser la question pour connaître qu'elles sont les causes principales de la pauvreté ambiante ? Et quel est le rôle du régime dans l'accroissement des injustices sociales et économiques ?

La quatrième règle : Que ce citoyen doit économiser toute l'année pour s'élever au-dessus des passions mondaines et des appétits naturels même si le régime, par les faits, le prive déjà de tout désir et de toute jouissance.

La cinquième règle : Que ce citoyen vote pour accomplir les actes rituels de l'enculage, dans le strict respect de la tradition domestique mais ... surtout, ce citoyen ne doit pas se rappeler que le Poète lui-même n'a accompli son seul et unique vagabondage qu'après avoir libéré totalement la Terre de toute emprise politique et religieuse d'un côté, et de tout pouvoir oligarchique et népotique de l'autre. D'ailleurs, les seigneurs féodaux faisaient partie du paysage terrestre avant la libération de l'Humanité!

Aujourd'hui, ce nouveau citoyen, que les fonctionnaires de la dynastie libérale ont taillé de toutes pièces, est âgé de milles siècles, mais sans qu'il n'atteigne pour autant l'âge adulte ! Il est toujours ce citoyen sommaire qui se définit comme étant, par définition, exempté de toute responsabilité incombant dans la gestion des affaires publiques d'un État qui décide, pourtant, de son avenir et de l'avenir de ses enfants.

La théorie libérale participe activement à la pérennisation de ce sentiment d'irresponsabilité. Et même si cette vérité reste dissimulable et effaçable de l'histoire écrite des citoyens, la réalité des pays terrestres est là aujourd'hui pour nous la rappeler au quotidien.

Le succès qu'il faut reconnaître à cette théorie libérale, c'est sa capacité à convaincre le citoyen d'accepter la perte d'une grande partie de ce que fut l'Amour originel. Quant à son autre succès, il réside en son pouvoir de faire passer cette perte monumentale pour une victoire éternelle. Une victoire que devrait célébrer ce citoyen dans une autre vie ... après sa mort ... dans l'au-delà ... une fois arrivé au paradis, dans un ciel de promesses.

Cependant, la difficulté de cette [supposée] réussite c'est qu'elle est, en vérité, une réussite dans l'accumulation des échecs. Et qu'en aucun cas, cette théorie libérale ne pourra éclipser le besoin des gens à bien d'autres règles :

« Recommandez le bien » est une règle. Tout citoyen, homme ou femme, a le devoir d'observer cette règle au sein de la collectivité. Rien donc ne justifie son absence parmi les lois si ce n'est son caractère collectif, destiné sciemment contre le pouvoir monarchique absolu. Puisque cette règle reconnaît à la collectivité, et à chacun parmi ses membres, le pouvoir, voire le devoir, de promouvoir le bien. Par contre, le citoyen ne peut donc accomplir ce devoir sans en avoir au préalable les moyens nécessaires et sans qu'il ne soit dépositaire d'une sorte d'autorité à son échelle. Seulement, [et cela explique

aussi en partie pourquoi cette règle ne figure pas parmi les règles de base], il faut préciser que la détention de l'autorité par la collectivité des citoyens suppose l'abandon de cette même autorité d'entre les mains des seigneurs et chefs.

« Interdisez le mal » est une deuxième règle. Mais elle jouit à son tour d'un caractère collectif. L'observer suppose que la collectivité est capable – juridiquement parlant – de juger et de sanctionner les malfaiteurs. Mais cette idée menace les seigneurs et chefs parce que, sa mise en pratique par la collectivité, peut conduire cette dernière à déposséder les princes de leurs soi-disant palais et de leur garde militaire rapprochée. Elle peut ensuite amener la collectivité à demander des comptes aux seigneurs et chefs, à les fouetter sur la place publique à cause de tout le mal social et toutes les corruptions qu'ils ont répandus à travers la Cité.

« Interdire l'usure » est une troisième règle, mais elle reste inapplicable dans une société féodale. Puisque le citoyen ne peut limiter et orienter le mouvement des capitaux s'il ne possède pas des parts d'associé dans ces mêmes capitaux. Ce qui exige premièrement l'abandon de l'idéologie féodale, et deuxièmement, la participation effective de tout citoyen dans la gouvernance et la prise des décisions [y compris celles qui concernent l'argent].

« La responsabilité individuelle » est une règle rappelant à tout un chacun le devoir d'être responsable et d'assumer le fruit des actions de ses mains. Néanmoins, cette règle ne pouvait s'appliquer à un citoyen

dont les mains étaient totalement attachées. Par conséquent, inclure cette règle parmi les lois rappellerait au citoyen attaché, au risque de le réveiller, le fait qu'il continue à payer injustement le prix de ce que les seigneurs ont acquis comme avantages.

« Préserver les droits de la femme » est une autre règle mais elle suppose avant tout, que la femme ait des droits dans une société gouvernée par un homme tyrannique ne reconnaissant d'ailleurs de droits à personne, qu'il soit homme ou qu'il soit femme.

« Défendre les opprimés » est une règle. Mais celle-ci exige de combattre leurs oppresseurs. Ce qui supposait de mettre les têtes des seigneurs et chefs à la croisée des épées !

« Discuter et dialoguer de la manière la plus courtoise » est une règle. Mais il s'agit d'une règle que les seigneurs et chefs ne peuvent accepter puisque dans une discussion sereine et engagée, preuve contre preuve, idée contre idée, l'échec des seigneurs et chefs est quasi assuré.

« Préserver les droits de l'enfance » est une règle. Mais elle exige de prévoir dans le budget public les dépenses pour la gratuité de l'école [par exemple]. Ce qui est impossible dans une société ne possédant les clés d'aucun budget [les clefs et les fonds sont la propriété privée des seigneurs et chefs] !

« Appliquer les prescriptions de l'Humanisme » est une règle. Mais cela suppose de laisser tomber les règlements écrits par les fonctionnaires; de laisser tomber aussi les chaînes de transmission des préjugés et de jeter à la poubelle la théorie

libérale. L'empereur risque de se trouver en face à face avec un Poète criant à haute voix en le désignant sans appel par : « Ô toi pharaon ! »

Tous ces principes, toutes ces règles, ont été – délibérément – délaissés et effacés de la liste des règles de l'Amour originel.

Cela ne signifie pas seulement une sorte de déformation ou de perversion théorique de la vie, mais cela signifie la chute abyssale de la notion même du citoyen, qui se voit contraint de vivre dans une société qui ne reconnaît plus sa citoyenneté et ses droits ... qui ne lui garantit plus les moyens pour satisfaire les besoins vitaux de sa famille ... qui ne lui assure plus le droit à l'opposition et qui ne tolère plus, quand les cris de la douleur retentissent tout autour de lui, qu'il s'oppose ou qu'il dise sa frustration ou qu'il exprime son ras le bol. Si cette Terre ne reflète guère le paradis promis à ses amoureux dévoués, il est temps que les preux amoureux écoutent ce que le Poète a dit au sujet de l'enfer et de ses supplices !

Non, certainement pas, les règles de l'Amour ne sont pas ! L'Amour se base essentiellement sur la responsabilité des gens envers eux-mêmes. Que les fonctionnaires parlent ou se taisent, ils ne peuvent jamais dispenser les gens de cette responsabilité. Car se sont bien les gens, ces citoyens, qui doivent répondre de leurs actes en fin de compte ... Ce sont bien les gens aussi qui ont perdu le droit à un paradis terrestre ... qui perdent déjà le simple droit de posséder un tissu et des chaussures ... qui courent nus et déchaussés sous le soleil

brulant, en quête du strict minimum pour survivre au sein d'un État qui ne leur promet strictement plus rien d'utile pour eux, si ce n'est de les mettre en prison ou de les fouetter au nom de l'Argent et au nom de la préservation de l'Ordre.

Dans des conditions difficiles comme celles-ci, accomplir les actes d'amour ne peut en aucun cas signifier un quelconque signe de gratitude envers le Poète pour ses nombreux bienfaits. La pratique culturelle devient [hélas] une sorte d'engagement formel visant à montrer les signes de la gratitude, même si on est dépourvu de tout bienfait ! Une idée que le Poète en personne ne pourrait soutenir et que ne cautionne, en réalité, qu'un vieux routier de la tyrannie : le citoyen déshumanisé !

Pourtant notre citoyen doit savoir :

Il doit savoir que la théorie libérale n'a été imaginée et formulée que pour qu'elle puisse l'empêcher personnellement de découvrir et d'apprécier l'autre partie essentielle de ce que fut le message de l'Amour originel.

Il doit savoir que l'accomplissement des actes seigneuriaux ne représente qu'une moitié de la règle. Et que l'autre moitié, est le sens que l'on doit donner à cet accomplissement. En effet, la pratique de l'amour doit être une forme de gratitude vouée au Poète pour le don de la vie accordée ici, sur cette terre. Il ne doit surtout pas se transformer en une sorte de rites cérémoniaux quêtant ce bienfait dans une autre vie, une vie postérieure.

Il doit savoir que le mot citoyen n'est pas un titre mais un métier.

C'est le métier de la responsabilité auquel ce citoyen ne peut se séparer sans qu'il ne redevienne citoyen sans emploi. Il doit savoir que l'Amour est une croyance basée sur la liberté d'aimer, qui ne méconnaît pas le droit des gens au paradis après la mort, mais au contraire, elle leur reconnaît le droit à un paradis supplémentaire. Car le premier paradis possible est sur cette Terre !

Il doit savoir que le fonctionnaire l'a dispensé, depuis mille siècles, de toute responsabilité lui incombant, quant à la gouvernance et la gestion des affaires publiques. Cela veut dire, que durant tout ce temps-là, ce citoyen démissionnaire a accepté de libeller à l'ordre du régime en place « un chèque en blanc ». Un chèque que ne pourrait adopter et admirer, en réalité,

qu'un homme de la stature d'Hitler. Il doit savoir que les règles de l'Amour ne sont pas seulement un nombre mais beaucoup plus que cela. Il doit savoir que « Recommandez le bien » est une règle ; « Interdisez le mal » est une autre règle ; « Défendre les opprimés » est une troisième règle, ainsi de suite ... Et qu'il ne peut préserver l'ensemble de ces règles et de ces piliers s'il ne jouit pas du statut d'associé légitime dans l'appareil gouvernemental.

Il doit savoir que le citoyen, en vérité, possède des droits fondamentaux que garantissent les textes de la Constitution ... Et que lorsque ces droits sont bafoués, rien, et strictement rien ne différencie une tête couronnée et d'une autre tête !

Il doit savoir que la « femme sans nom » n'est pas la « femme citoyenne », il s'agit simplement d'une femme qui a perdu tous ses droits, y compris son droit au sport et à l'air libre !

Il doit savoir que le respect de la tradition du Poète suppose d'abord que le citoyen vit dans une société libérée de toute emprise féodale, de toute tyrannie, exactement comme est la société du Poète de son vivant.

Notre citoyen doit impérativement savoir !

Mais si par malheur, notre citoyen néglige ce devoir de savoir. Si par malheur, notre culture citoyenne réussit à rendre ce citoyen ignorant pour

toujours de ce qu'est véritablement l'Humanisme. Cela serait hélas une vraie manœuvre politicienne, mais remarquable, qui contribuerait hélas à embrigader des millions de citoyens, à les convaincre pour se donner la mort en défendant n'importe qui et n'importe quoi, et qui les empêcherait au passage, de défendre leur propre droit à une vie meilleure.

Il s'agirait d'une manœuvre bénéfique sans doute, qui pourrait conduire à la création d'un État riche ou d'un empire immense, mais que, cet État ou cet empire ne serait en fait qu'un disgracieux substitut au droit des gens au paradis ... [ici et maintenant] !

X

AUX MONDES

Le sens des peuples modernes est trop policé pour accepter des vérités violentes sur la politique contemporaine. La durée surnaturelle de certains succès est d'ailleurs faite pour corrompre l'honnêteté elle-même ; mais la conscience publique vit encore.

On ne demandera pas quelle est la main qui a tracé ces pages : une œuvre comme celle-ci est en quelque sorte impersonnelle. Elle répond à un appel de la conscience ; tout le monde l'a conçue, elle est exécutée, l'auteur s'efface, car il n'est que le rédacteur d'une pensée qui est dans le sens général, il n'est qu'un complice plus ou moins obscur de la coalition du bien.

Qu'importe la mort pour ceux qui ont vécu par la pensée,

puisque la pensée ne meurt pas ?

L'instinct mauvais chez l'homme est plus puissant que le bon. L'homme a plus d'entraînement vers le mal que vers le bien ; la crainte et la force ont sur lui plus d'empire que la raison.

La force apparaît avant le droit.

Les hommes aspirent tous à la domination, et il n'en est point qui ne fût oppresseur, s'il le pouvait ; tous ou presque tous sont prêts à sacrifier les droits d'autrui à leurs intérêts.

Une force aveugle : l'inconstance et la lâcheté de la populace, son goût inné pour la servitude, son incapacité à concevoir et à respecter les conditions de la vie libre.

La force et l'astuce.

On peut trahir quand cela est utile, tuer quand cela est nécessaire, prendre le bien d'autrui quand cela est avantageux.

L'intérêt de l'État, c'est l'intérêt du chef en particulier, ou celui des favoris corrompus qui l'entourent.

Le fondement du droit est la morale dont les préceptes n'ont rien de douteux ni d'obscur ; parce qu'ils sont écrits dans toutes les religions, et qu'ils sont imprimés en caractères lumineux dans la conscience de l'homme.

Qui tiendra longtemps ses serments quand il verra le souverain les trahir ; qui respectera les lois quand il saura que celui qui les lui a données

les a violées, et qu'il les viole tous les jours ; qui hésitera dans la voie de la violence, de la corruption et de la fraude, quand il y verra marcher sans cesse ceux qui sont chargés de le conduire ? Chaque usurpation du chef dans le domaine de la chose publique autorise une infraction semblable dans la sphère du sujet ; chaque perfidie politique engendre une perfidie sociale ; chaque violence en haut légitime une violence en bas. Voilà pour ce qui regarde les citoyens entre eux.

Les trois pouvoirs, législatif, exécutif et judiciaire

Le régime constitutionnel est le passé dans les mœurs des principaux États et il est l'expression de la plus haute science politique, mais surtout

parce qu'il est le seul mode pratique de gouvernement en présence des idées de la civilisation moderne.

Il y a des populations gigantesques rivées au travail par la pauvreté, comme elles l'étaient autrefois par l'esclavage.

Des droits qui resteront éternellement pour la masse du peuple à l'état de pure faculté, puisqu'il ne saurait s'en servir. Ces droits, dont la loi lui reconnaît la jouissance idéale et dont la nécessité lui refuse l'exercice réel, ne sont pour lui qu'une ironie amère de sa destinée.

Des masses violentes, indisciplinées, incultes : la souveraineté populaire engendre la démagogie; la démagogie engendre l'anarchie; l'anarchie ramène au despotisme. Le despotisme, c'est la barbarie. Les peuples retournent à la barbarie par le chemin de la civilisation. Le despotisme est la seule forme de gouvernement qui soit réellement appropriée à l'état social des peuples modernes.

Des sociétés froides et désabusées sont arrivées à l'indifférence en politique comme en religion, qui n'ont plus d'autre stimulant que les jouissances matérielles, qui ne vivent plus que par l'intérêt, qui n'ont d'autre culte que l'argent, dont les mœurs mercantiles sont prises pour modèles.

Fatale éloquence qui fait perdre la trace de la vérité, sombre génie dont le nom est encore l'effroi.

De quels États parle-t-on dans cette noire peinture des mœurs contemporaines ?

Du système féodal au système monarchique, et du

système monarchique pur au régime constitutionnel: la conséquence nécessaire du mouvement.

Les peuples les plus grands ont été les peuples les plus libres.

Qui est-ce qui fait les chefs ?

Ce sont les peuples. C'est là que commence le libre arbitre humain.

Aux peuples comme au chef il a été laissée la responsabilité de leurs actes.

Les chefs demeurent indépendants et souverains.

Le pouvoir souverain a pris naissance par la volonté libre des peuples, sous la forme originelle de l'élection.

Les principes suffisent pour que la notion du vrai soit faussée.

Le souverain indépendant ne vit que par des manifestations de sa liberté ; les plus avancés en liberté.

Dans quelques heures nous serons peut-être séparés. Ces parages ne vous sont point connus, suivez-moi dans les détours que je vais faire avec vous le long de ce sombre sentier, nous pourrons éviter encore quelques heures le reflux des ombres que vous voyez là-bas.

Le principal secret du gouvernement consiste à affaiblir l'esprit public, au point de le désintéresser complètement des idées et des principes avec lesquels on fait aujourd'hui les révolutions. Dans tous les temps, les peuples comme les hommes se sont payés de mots. Les apparences leur suffisent presque toujours ; ils n'en demandent pas plus. On peut donc établir des institutions factices qui répondent à un langage et à des idées

également factices ; il faut avoir le talent de ravir aux partis cette phraséologie libérale, dont ils s'arment contre le gouvernement. Il faut en saturer les peuples jusqu'à la lassitude, jusqu'au dégoût. On parle souvent aujourd'hui de la puissance de l'opinion, je vous montrerai qu'on lui fait exprimer ce qu'on veut quand on connaît bien les ressorts cachés du pouvoir. Mais avant de songer à la diriger, il faut l'étourdir, la frapper d'incertitude par d'étonnantes contradictions, opérer sur elle d'incessantes diversions, l'éblouir par toutes sortes de mouvements divers, l'égarer insensiblement dans ses voies. Un des grands secrets du jour est de savoir s'emparer des préjugés et des passions populaires, de manière à introduire une confusion de principes qui rend toute entente impossible entre ceux qui parlent la même langue et ont les mêmes intérêts.

Des prolétaires, quelques millionnaires et des soldats. S'appuyer sur le peuple ; c'est l'a b c de tout usurpateur. C'est là la puissance aveugle qui donne le moyen de tout faire impunément, c'est là l'autorité, c'est là le nom qui couvre tout. Le peuple en effet se soucie de vos fictions légales et de vos garanties constitutionnelles ! Le peuple, c'est-à-dire tout le monde ! Dans la société si profondément relâchée, l'individu ne vit plus que dans la sphère de son égoïsme et de ses intérêts matériels.



Nizar Ali BADR sculpteur

X

Oh ! La nuit est tombée sur Athènes
Oh ! Pénélope et Ulysse ont de la peine
La déesse Liberté et le dieu Amour
Reverront-ils la lumière du jour ?

Télémaque l'enfant ne connaît pas les prétendants
Qui pour une poignée de dollars ont construit le néant
Et la parque endeuille le peuple des rues
Et l'humaine déchaussée reste nue

Qui a laissé faire les princes de la guerre
Qui a démoli la paix de cette terre
Qui a eu peur de dire le temps
Qui collabore avec les méchants

Oh ! La nuit est tombée sur Athènes ce matin
Et vraiment le peuple dort-il où le feu est éteint
Car l'ombre de la ruine guette les pays voisins
Qui ne se soucient ni des grecs ni du malin

Tant que nous irons au temple pour prier
Tant pour l'exemple les prêtres pourront voler
Et le pain des jours et la lumière à la nuit
S'en iront en fumée et sans bruit

Je n'ai pas fait mon service universitaire
Mais je sais pour mes enfants le besoin
D'avoir l'amour pour grand-frère
Et la liberté pour pain quotidien

Oh ! La nuit est tombée sur Athènes ce matin !



sculpture de Nizar Ali Badr et poème de Pierre Marcel Montmory



Nizar Ali BADR
sculpteur

LA PAIX S'ACTIVE

Cela ne m'intéresse plus de discuter dans le vide virtuel.

Il ne me reste plus qu'à attendre le jour où les humains se remettront en cercle autour du feu de l'amitié.

Mais il faudra d'abord qu'ils se débarrassent de leur lâcheté d'accepter de se faire gouverner.

Mais il faudra qu'ils cessent d'avoir peur de naître, peur de vivre et peur de mourir.

Un humain pacifique est celui qui préfère mourir plutôt que de devenir un assassin.

Les impuissants de la paix sont des fascistes de tous les ordres qui se terminent en isme.

Donnons-nous rendez-vous sur des places publiques, dans nos lieux de vie pour parler.

Nous répondons de nous-mêmes et nous sommes ce pourquoi nous travaillons.

Puisque le même projet de paix nous réunit, passons à l'action.

Ne discutons pas avec les élus puisque ceux-ci censés nous représenter faillissent.

Notre projet ne peut être que de nous parler à nous, de quartier en quartier, de seuil en seuil.

Nous ne sommes que des petits tas de sable sous la grande pyramide.

Parlons de notre projet aux autres grains de sable et la pyramide tremble déjà.

Par exemples : si les travailleurs des usines d'armement se mettaient en grève

- Jusqu'à ce que les usines fabriquent des outils pour réparer le monde et construire la paix.

- Ne nous adressons plus à des agents culturels puisque nos outils sont confisqués –

- Allons éteindre les écrans dans nos cités où les pauvres gens souffrent du silence de l'oubli.

- Allons jouer avec nos enfants dehors et écoutons-les, quand ils babillent, ils nous enseignent.

QUEL POÈTE CRIE DANS CETTE NUIT À JAMAIS BLANCHE ?

Quel enfant doué pour vivre ?

Les marchands refusent le don, ils ne prennent que l'argent.

Ce qui se vend est admis, ce qui se donne détonne.

La « culture » - comme ils l'appellent, est une vitrine à l'arbins où tu peux vendre ta gueule et ton cul et accrocher une médaille à ton cou de chien domestique.

Ils outragent la vie sacrée.

DU POÈTE RESTE LE POÈME.

Mais les assassinés ne ressusciteront pas.

Nos meilleurs amis sont souvent parmi les étrangers.

Le rire des foules aux heures sans pain.

QUAND LES HOMMES VIVRONT D'AMOUR, ILS AURONT L'ÉTERNITÉ.

L'action politique a du sens si elle transforme le réel en merveilleux.

Les chants existent, tout le soleil est possible,

Qui viendra éclairer un visage.

Hâtons la venue des poètes de demain, DE TOUT UN PEUPLE.

P

O

É

S

I

E

L

A

V

I

E

Plume de roseau

Poète de la création perpétuelle

Artisan-écrivain de l'éternelle destinée

Écriture métaphore de la créativité du Poète

Calligraphe des mondes, de la nature, de l'Univers

Écrit par le Poète comme un livre de signes

L'homme écrivain du monde et de soi

Dans une société, l'écriture est une technique, une culture

Un art de vivre, une intelligence.

Un univers de pensée, d'amour, d'histoire, de sens,

Qui pose la question des destinataires

Qui a de la capacité de lecture.:

LA VIE SEULE A DE LA VALEUR.

Debout sur le rivage de l'océan de la beauté

Je pose le regard sur la mer de la sagesse

Je suis veillé et éclairé par l'aube de la connaissance

Inspiré par les brises de l'amour

Élevé tel un oiseau du ciel

Je m'élanche dans l'éther de la vigilance intellectuelle

En un monde invisible qui dote le monde visible de sens et d'intention.

Or je m'en retourne vers les rigueurs de la vie quotidienne

Et trouve le moyen de traduire ma vigilance en action.

LA VIE SEULE A DE LA VALEUR.

Les corrompus se tiennent à l'écart du peuple et profitent des fruits du labeur d'autrui, tels les parasites.

Les corrompus, tels des agneaux parmi les loups, feignent la vertu, leurs cœurs sont pleins de désir et de luxure, et ils prétendent détester les choses terrestres mais leurs cœurs sont remplis d'avidité et de cupidité.

Le riche et le politicien sont de connivence afin d'exploiter les travailleurs. Les pensées des travailleurs sont sous l'emprise des médias et leurs corps, prisonniers de l'oppression.

LA VIE SEULE A DE LA VALEUR.

PEU IMPORTE D'OU VIENT UNE PERSONNE, il y en a de deux sortes: celles qui ont un cœur qui bat pour tous les humains et celles qui ont une pierre dans la poitrine et qui cherchent à se placer parmi les courtisans du pouvoir.

Le politicien ne m'a jamais inspiré confiance - seulement, à lire sur son visage, il n'est pas plus traître que ses homologues faux intellectuels qui affichent leur portrait à chaque parole qu'ils profèrent, à chaque écrit qu'ils publient dans les médias.

Un peuple intelligent n'a pas besoin du politicien pour savoir ce qu'il doit faire par lui-même, avec son cœur et par sa volonté.

Pour faire le bien, pas besoin de se donner en spectacle, d'afficher son nom ni son portrait.

Le politicien ne peut que nuire. Le pouvoir c'est la liberté.

L'amour ne connaît pas les intérêts.

LE BIENFAITEUR EST ANONYME.

LA LANGUE :

*Elle parle et s'écrit.
Se colore de notre caractère.
Invente de nouveaux mots.
Nous suit depuis la naissance.
De l'exil.
De l'errance.
Reine en son palais.
Elle n'a de roi.
Que poète savant ignorant.
Des mots de ses enfants.
La langue va rêvant.
D'elle à elle.
Se parlant.
Amourement.
La passion la tue.
La paix la revigore.*

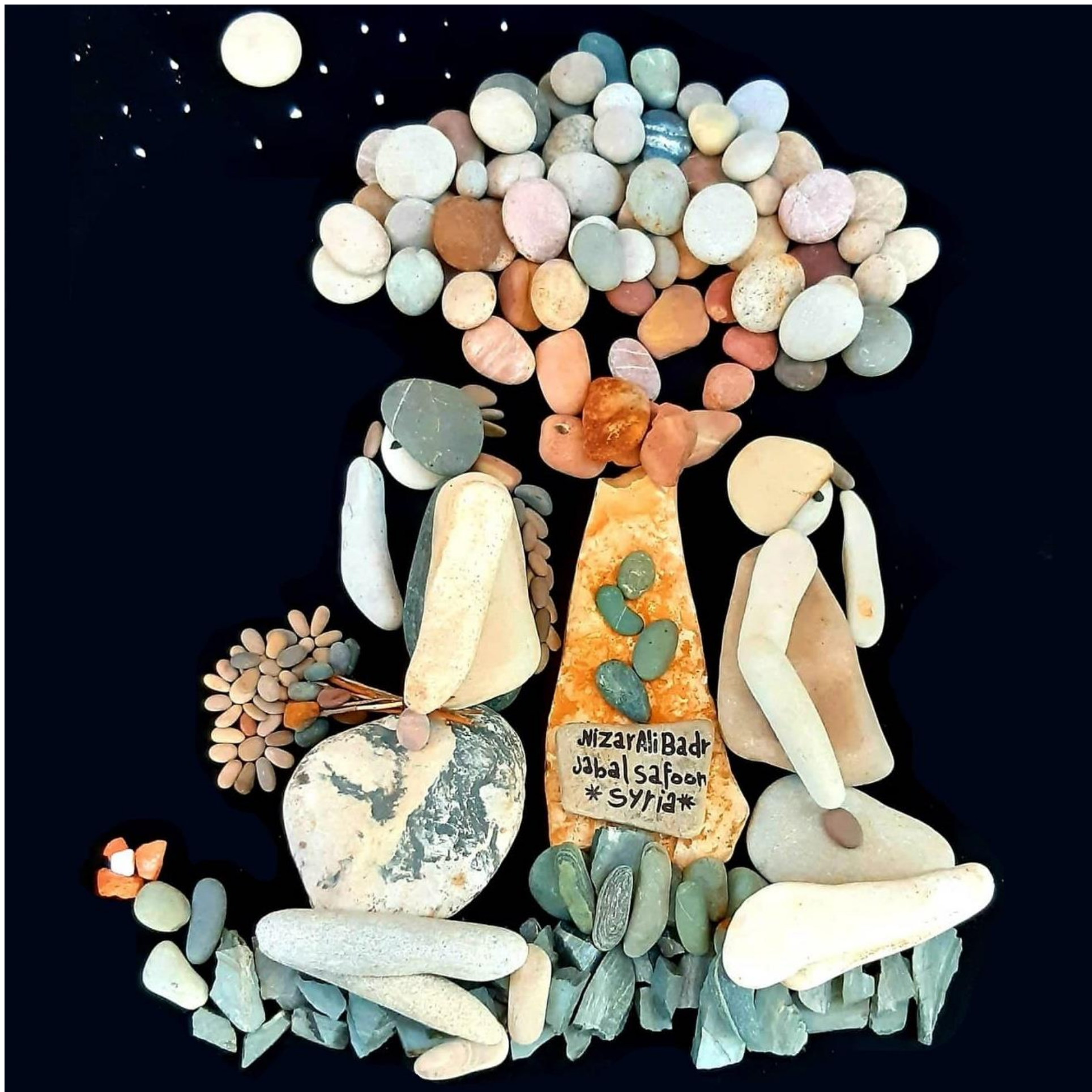
Pierre Marcel Montmory



LA LANGUE

Ce n'est pas un gouvernement qui t'a mis ta langue dans la bouche. Un gouvernement c'est abstrait ça ne parle pas, alors, ne répète pas les mots vides de sang. Les fonctionnaires que tu as élus ne sont là que pour te faire taire. Et comme tu insistes à parler dans le vide pour ne rien dire, ce gouvernement de geôliers t'imposera un chef suprême qui t'interdira de poser des questions. La police culturelle se servira de la loi de protection de la langue pour te l'arracher en douceur. Il n'y a qu'une seule langue c'est celle de l'amour qui parle à toute l'Humanité. Alors, si tu veux un pays, écoute et parle avec ton cœur avec tous les autres humains et peu importe leur langue figée par leur académie, la coutume de l'hospitalité est la politesse de l'amour uni à la liberté qui, tous les deux, amour et liberté enfantent tendresse et courage contre toutes les tyrannies et contre toutes les injustices.

Pierre Marcel Montmory trouveur



Nizar Ali Badr
Jabal Safoon
SYRIA

LOUISE *Nouvelle de Pierre Marcel Montmory*



Louise, tu m'avais dit : « Tu devrais venir à Montréal. C'est beau ». Et je t'avais posé cette question, soudain : Comment c'est? ».

« C'est beau » - tu as répété. Et chaque fois je reposais ma question, et tu répondais avec ton joli accent : « C'est beau ».

J'ai laissé mon chien à un ami et je suis venu. Tu ne pouvais pas m'attendre à l'aéroport puisque tu ignorais tout de ma décision.

Je suis venu voir Montréal parce que je suis triste à Paris, où rien ne bouge depuis, je ne sais plus combien de temps.

Je pense à toi.

Ta petite voix répète à l'infini le vocable dont les syllabes sonnent en ricochets sur ta langue. Des galets lancés comme un boomerang éclatent leur chair de pierre. C'est beau et ça ricoche dans l'eau. Le sceau de ta langue se dénoue.

Nous n'avions pas rendez-vous. J'ai pris le bus à l'aéroport et j'ai posé le pied sur le sol de Montréal. C'était chaud. C'était l'été.

Tu ne m'as pas vu. Tu n'as pas su.

J'ai posé mes bagages à l'hôtel. En fait, j'avais juste un sac à dos, mais, tu sais comment ils sont, dans les hôtels, et j'ai dû laisser mon sac en gage; comme ça, si je ne paie pas, ils garderont mes pauvres affaires.

Maintenant, je suis tout à toi, Montréal. C'est Louise qui m'accompagne. Elle est comme toi, elle est québécoise. Et Louise sait que j'aime marcher. C'est l'unique façon de connaître une ville.

J'étais à Montréal, mais je ne savais pas où j'étais. Je sortais de l'hôtel et, une fois sur le trottoir, je me laissais aller, je m'imprégnais de l'atmosphère de la

rue. Ma tête tournait un peu, des vertiges dus peut-être à mon voyage en avion. Je respirais un grand coup l'air chaud d'un après-midi, un dimanche de Juillet.

Je me rappelais que c'était ton anniversaire; je souris au vent. Mon corps pris la direction du mouvement et alors, j'entrais dans la danse de tes pas.

Ô, bergère, comme j'aimerais être le mouton blanc de tes yeux noirs et humer ta chevelure de vents; ô, ma louve, je veux boire le lait doux de tes sources par milliers.

Je foule le plancher de cette île amarrée aux rives d'un fleuve cruel qui veut l'inonder ou l'étouffer dans sa main glacée.

Je suis captif de cette île.

Tel un marin, je veux aller sur toutes les mers mais je ne connais pour tout dire que le plancher de mon bateau. C'est peut-être pour cela que je ne m'attache à aucun port. C'est mon devoir, je dois partir. Et je sais qu'il ne fait pas bon de s'arrêter trop longtemps dans un port.

Je m'assoie à l'une des terrasses ensoleillées, et je laisse aller mon esprit à la dérive de mon ennui délicieux.

J'ai économisé la moitié de mon salaire, rien que pour le billet d'avion; et j'ai encore de quoi, juste une semaine. Alors, tu vois, je presse le pas.

Tes rues sont plus grandes, ton ciel est plus haut qu'à Paris. Je me perds. Exprès. Je me laisse aller ou, comme dirait Louise : je me lâche lousse.

Louise m'a parlé de tes ruelles que tu abrites aux détours de tes avenues. Ces ruelles sont mes amies. Je les croise toujours. Et je leur demande des nouvelles de Louise, vous savez. La petite femme au chapeau rond, au teint blanc et aux yeux noirs. Corbeau, noir corbeau.

C'est beau, Louise. Tu souris sous ton chapeau. Je voudrai m'arrêter, prendre ton visage dans mes mains et t'embrasser mais tu ne me laisses pas le temps. Tu files comme une trotteuse dans tes bottines noires que tu portes lacées jusqu'au mollet. Tu marches vite à côté de moi, dans cet espace inconnu de moi, de la Terre.

Il y a une ville. Et puis il y a Louise. C'est ce qui me fait marcher. Je marche comme s'il fallait que j'aille au bout de cette ville. Mais, bien-sûr, une mouette, un corbeau, me feront changer de route. Et même si mon cap est sur Louise, je dois faire des bordées avant de l'accoster.

Alors j'ai marché tout ce qu'il me restait de jour, j'ai laissé la nuit tomber pour la ramasser, dans un bar du boulevard Saint Laurent. Je ne me rappelle plus le nom de l'établissement, seulement que c'est à gauche en montant lorsque tu viens de la rue Prince Arthur. C'est un bar où on passe des disques de reggae, de musiques africaines, c'est plein de blacks, de rastas.

J'ai demandé tout de suite un whisky sec et puis j'ai remarqué, au sourire de la serveuse, qu'ici, dans les bars, on est toujours obligé de payer de suite sa consommation, quand on ne l'a pas encore bue. J'ai l'impression qu'il faut aller vite, le jour comme la nuit, au rythme de la trotteuse.

Louise marche dans le vent de la nuit, elle m'entraîne là-bas, je tombe dans son sillon, dans sa ruelle.

- Tu veux qu'on aille là-bas ?

- C'est comme tu veux.

J'essaie de me concentrer pour lui dire ce que je ne suis pas arrivé à lui dire, parce qu'une semaine, ce n'est pas assez pour tout dire.

Je veux exprimer ma pensée mais un tourbillon de panique s'empare de moi, ma tête se remplit d'étoiles, je tombe évanoui, dans les bras de la nuit.

C'est la rumeur de Montréal qui me rappelle à l'ordre des vivants. Je me lève comme je peux. J'ai du mal, au début, à arquer sur mes guibolles.

J'ai parlé de toi aux ombres qui gigotaient dans l'éclat des lumières de la boîte enfumée. J'ai dû boire deux whiskies secs, l'un derrière l'autre, j'ai pris une bière après.

J'étais fait, comme un rat pris au piège de tes filets. Je me suis endormi plein des images de toi; toi que je finis par inventer en ajoutant des souvenirs à mon souvenir.

Je regrette de n'avoir pas pu te suivre quand tu allais au bout de ton île. J'ai fabriqué, au gré de ma fantaisie, des mensonges qui m'ont apaisé pendant que les petits lutins dansaient sur le plancher du bar.

Je t'ai rencontrée à la sortie du bal du Moulin Rouge. Nous sommes sortis de la foule et je t'ai raccompagnée par les boulevards. Tu allais à Opéra, alors j'y suis allé avec toi, jusque devant ton hôtel. Je ne me souviens pas des paroles que nous avons échangées. Avons-nous même parlé ?

Tes yeux noirs profonds m'engloutissaient, j'avais très peur au moment de te suivre. Je t'ai dit « À un de ces jours », et je t'ai fait deux bises sur tes joues potelées. Tu ressemblais à ce moment-là à une petite souris – c'est ainsi qu'on appelle une jeune femme à Paris. Ton minois blanc reflétait la joie des rues enluminées. Ton sourire radieux peint en rouge sur le parchemin de mon cœur.

Je suis juste ici le temps de goûter à Montréal. La ville que j'aime parce que Louise l'aime aussi, que Louise habite Montréal.

Je garde mes mains dans les poches, je fais le tour du lac. Je suis content de voir des enfants. As-tu des enfants, Louise ?

Tu vois, nous n'avons pas parlé beaucoup. Mais je sais que tu te sentais bien à mes côtés.

Cette pensée me reconforte. C'est pour être plus proche de toi que j'ai fait le grand saut au-dessus de l'océan.

Plus proche de toi, Louise. D'ailleurs, es-tu, ces jours-ci, à Montréal ? Ça se trouve, tu as pris tes vacances au même moment que moi, et que, comme beaucoup de québécois l'été, tu as laissé Montréal aux touristes, et aux plus pauvres qui pourront se consoler du voyage en admirant son site; sans doute que tu te requinques dans un coin de belle nature.

Je n'ai pas écrit pour te prévenir, je n'avais pas ton adresse. Tu ne me l'avais pas laissée. Nous n'avons pas fait ce que nous aurions fait avec une connaissance quelconque. On ne s'est pas laissé nos cartes. On s'est pris le cœur.

Je crois que tu m'as soufflé que tu habites rue de l'Église. J'aurai confondu avec le glissement de ta robe. Ton chuchotement chatouillait mon oreille au guet de ton corps.

C'est vrai, c'est beau Montréal. Je garde Louise comme idéal et de toi Montréal je fais ma courtisane. Tu me dois un régal. Offre-moi tes plus beaux atours pour que je me pare et monte à l'assaut de tes tours.

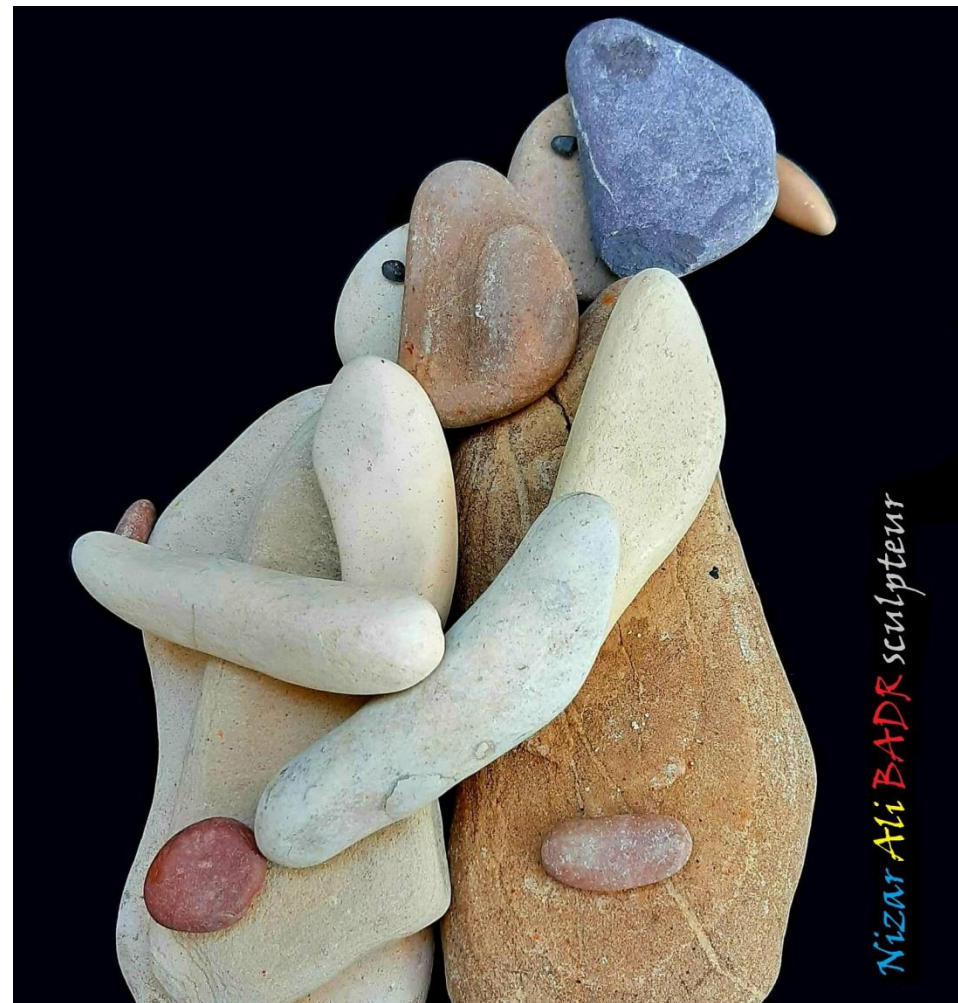
J'y suis venu faire l'amour.

Toi, Louise, tu exerces un des plus beaux métiers. Tu enseignes, tu apprends à apprendre aux petits enfants. Et aux grands aussi, m'as-tu dit. Mais tu préfères les petits. Pour les grands, tu a été obligée de faire des heures supplémentaires, tu avais besoin d'argent, et tu as dit que cela te fatiguait trop et que tu étais alors moins disponible pour t'occuper des tiens.

Je ne sais pas si tu as déjà eu des enfants mais je sais que tu as une famille. Tu ressembles au roman que j'ai lu grâce à toi. Maria Chapdelaine, c'est tout à

fait toi. Louise, tu es l'âme de ce Québec près de qui j'aimerais grandir. Mourir près de toi et de la belle Montréal, toutes deux mes idéales, et m'allonger le long de la coque de l'île flottante, rivé à ce bateau enchanté par la voix de la sirène Louise. Elle m'appelle sur son récif. Son corps glisse de mes mains quand elle bondit dans la vague, je chavire dans le pli des flots, la bouche pleine d'écume : je rage!

La fille-poisson riait en prenant son bain. C'était cinq heures le matin. J'étais à cran. Louise me rendait dingue !



Je sais que tu prendras cela pour un compliment. Je voudrais toucher ton âme, t'atteindre par la force de ma pensée. Le bruit des voitures et des sirènes hurlantes me terrassent dans le béton. Je suis cloué quand j'aperçois pour la première fois, énormes, qui ne passeraient pas dans les petites rues de mon Paris, les voitures de pompiers, les ambulances et les bagnoles de flics qui foncent en accords tonitruants dans l'harmonie ronronnante de la ville qui se dégingue. Tout se casse la gueule dans mes oreilles mais je ris en même temps de joie comme un gosse qui découvre ses premiers jouets. Ils sont dix fois plus gros et bruyants qu'à Paris. Merci Louise pour ces cadeaux. Tu n'as pas oublié que je suis orphelin de tout même du père Noël.

Je pense à mon patron qui fait des cadeaux à son personnel, une fois par an, il nous refile quelques miettes de sa table et on lui dit merci poliment, il nous gratifie de son sourire adéquat.

Montréal me sourit et je réponds à ses appels. Je hèle un taxi. Zut, il est pris. Je tourne la tête vers le trottoir qui remonte l'avenue et, descendant vers moi,

une blonde inconnue s'arrête à deux pas. Elle me tend son joli minois et sourit. Je souris.

- Comment qu'c'est ton nom, à toué ?

- Jean.

- Oh, c'est presque comme Saint Jean Baptiste.

- Qui est-ce ?

- C'est le saint du Québec.

- Je n'aime pas les saints.

- Oh, celui-là, tu sais, il est cute. Tu devrais lire son histoire, c'est un jeune enfant. Comme le Québec.

Je regarde l'avenue encombrée d'hommes et de marchandises. Ma blonde a les yeux arc-en-ciel. Le printemps loge dedans. J'aimerais bien être son locataire.

- Si on allait ailleurs ?

- Où çà ?

- Ah, on peut pas y aller tantôt, mais si tu veux, quand on s'ra rendus chez nous – c'est juste à un coup de pied d'ici; je t'expliquerai – ça s'ra pas long.

- On va chez toi ?

- C'est juste pour une nuit et demain, à matin, j'ai un lift pour le lac Saint Jean.

- Le lac Saint Jean ?

- On va dormir à la belle étoile et puis toute !

- Toute ?

- Ben oui, toute, on y va ensemble. Tu viens-tu ?

J'ai suivi cette fille en vacances et c'est comme ça que je me suis évadé de Montréal où Louise me retenait prisonnier. Ah, j'aime ces murs et sa geôlière !

Et je me suis perdu pour de vrai. Elle ma embarquée dans une très longue expédition. On coupait les quartiers en deux en slalomant par les ruelles. À l'ombre des arbres magnifiques où nichent les oiseaux enchanteurs. Des poteaux de bois griffent le ciel avec des fourches de fer et tissent des entrelacs entre les maisons avec du fil électrique. Des palissades cachent de secrètes propriétés du regard curieux des promeneurs. On ne se mêle pas des affaires des autres. Ma blonde et moi, nous gambadons jusqu'à notre cabane. Des écureuils me grimpent dans les pantalons.

Au troisième et dernier étage d'une bicoque biscornue, nous arrivons chez ma blonde. Suis tout essoufflé d'avoir suivi son pas rapide et soleilleux. En haut de l'escalier en colimaçon, j'ai compris tout de suite que j'allais m'amuser, que c'était une fête.

Dans le brouhaha des gens, au milieu de la cohue des bavardages, je surveillais ma conquête.

Elle me frôla le bras, je lui pris. Elle tourna la tête et sourit en cherchant à m'embrasser mais je l'en empêchais juste le temps de lui demander son petit nom. Elle me dit, bien-sûr, qu'elle s'appelait Louise.

Me revoici une dernière fois à Louise de Montréal.

Le temps est gris comme souvent à Paris. Sauf qu'ici, le mauvais temps ne dure jamais longtemps. Sainte Météo est clémente.

J'ai repris l'avion. Ça m'a fait mal de quitter cette île. Tel Ulysse, je n'avais pas le temps de penser à mon chagrin. Je partais. Je quittais l'île enchanteresse pour une autre. Mais je gardais en moi une force inextinguible que je venais de puiser à la source du voyage.

Ne m'étais-je pas initié comme un Robinson qui aurait réussi à allumer un feu sur son île déserte ?

Je tenais ma découverte pour un don du grand Mystère.

Je t'ai appelée, Louise, du haut de mes ailes. J'ai bordé ton île de dentelle et d'une couronne de perles blanches comme au cou gracieux d'une reine.

Montréal est à côté de Paris sur la carte de l'Univers. Mon pays c'est la Terre. J'habite une île qui se prend pour un bateau.

Louise est ma conquête. Je veux revoir Louise. J'entends ses mots : « C'est beau ! ». Je l'aime à fleur de peau, ô rose du Québec ! Tes épines font mourir quand tes pétales embaument !

Je voudrai mourir pour elle.

Avant te partir, j'ai visité tes quartiers. Comme tu n'étais pas là pour me servir de guide, je me suis laissé aller une fois de plus en compagnie de mon esprit vagabond. J'ai fait le tour de l'île en guettant les bateaux.

J'ai hélé des mouettes, j'ai crié ton nom et le bateau « Louise » a accosté dans le port de Montréal. Tu n'étais pas parmi les passagers.

Alors j'ai tourné le dos au port et j'ai remonté le long du boulevard Saint Laurent, ivre d'air de mers comme un marin qui aurait gagné la quille. En croisant Sainte Catherine, je lui ai offert mon pompon.

J'ai repris La Main, le jeu finissait à mon hôtel. Le fleuve faisait tanguer l'île, il y avait du remous sous les planches. Je suis tombé dans mon lit qui m'attendait les bras ouverts.

Louise m'a fait tourner dans tous les sens de son île.

Elle n'avait eu qu'à laisser glisser sa robe. Son corps était sculpté dans du granit blanc. Sa diaphane peau se teintait de sang quand je la touchais. Sur ses lèvres fraîches brûlait un baiser rouge. L'ardeur dans son regard et la candeur de sa croupe, animale, humaine chante Louise.

Tu es partout là où je t'emmène, dans ce bateau, dans l'avion. Je parle de toi.

Je convaincrâi le monde entier de ta présence sur cette Terre. Ne me lâche pas. J'ai presque un pied dans la réalité, tous ceux que je rencontre finissent par te connaître. C'est bien la preuve que tu existes et chacun pourra donner ton portrait détaillé. Bien-sûr les différentes versions n'égaleront pas ta beauté ni ta perfection. Seulement voilà, je suis presque vengé de ne t'avoir pas revue. Je doute presque de t'avoir rencontrée.

Je crée ton effigie partout où le vent me pousse. Tu es bannière au vent, les oripeaux du Temps, père des gueux. Que tes ports, ô, mon île, me protègent des mauvais coups, je me bats sous tes armes.

Le drapeau de Louise signale le vent.

L'avion est maintenant au-dessus des nuages, au-dessus de l'île Montréal.

Je me suis séparé de Louise. Elle a gardé la terre. J'ai pris l'air.



COULEUR HUMAINE

Ombres lumineuses



RÉENCHANTONS LE MONDE

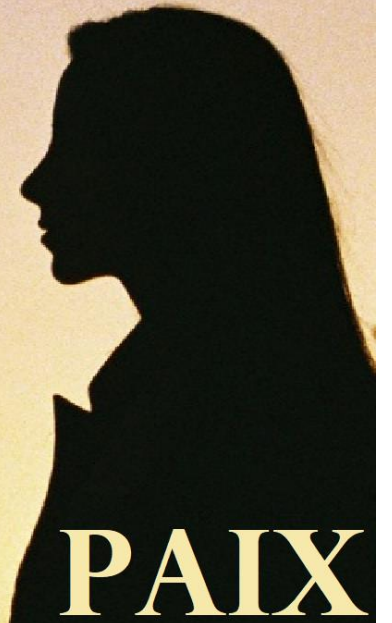


Nizar Ali BADI

**POÉSIE
LA VIE**

AMOUR

BEAUTÉ



PAIX

Journal gratuit